

## L'entêtement de Roland.

*Alors que l'armée de Charlemagne, revenant d'Espagne, traverse les Pyrénées, son arrière-garde est attaquée par les Sarrasins.*

Olivier dit : Païens ont grande force,  
Et nos Français, ce semble, en ont bien peu.  
Ami Roland, sonnez de votre cor :  
Charles l'entendra, et fera retourner son armée.  
— Je serais bien fou, répond Roland ;  
Dans la douce France, j'en perdrais ma gloire.  
Non, mais je frapperai grands coups de Durendal ;  
Le fer en sera sanglant jusqu'à l'or de la garde.  
Félons païens furent mal inspirés de venir aux défilés :  
Je vous jure que, tous, ils sont jugés à mort !

— Ami Roland, sonnez votre olifant :  
Charles l'entendra et fera retourner la grande armée.  
Le Roi et ses barons viendront à notre secours.  
— À Dieu ne plaise, répond Roland,  
Que mes parents jamais soient blâmés à cause de moi,  
Ni que France la douce tombe jamais dans le déshonneur !  
Non, mais je frapperai grands coups de Durendal,  
Ma bonne épée, que j'ai ceinte à mon côté.  
Vous en verrez tout le fer ensanglanté.  
Félons païens sont assemblés ici pour leur malheur :  
Je vous jure qu'ils seront tous livrés à mort !

— Ami Roland, sonnez votre olifant.  
Le son en ira jusqu'à Charles qui passe aux défilés,  
Et les Français, j'en suis certain, retourneront sur leurs pas.  
— À Dieu ne plaise, lui répond Roland,  
Qu'il soit jamais dit par aucun homme vivant  
Que j'ai sonné mon cor à cause des païens !  
Je ne ferai pas aux miens ce déshonneur.  
Mais quand je serai dans la grande bataille,  
J'y frapperai dix-sept cents coups :  
De Durendal vous verrez le fer tout sanglant.  
Français sont bons : ils frapperont en braves ;  
Les Sarrasins ne peuvent échapper à la mort !

— Je ne vois pas où serait le déshonneur, dit Olivier.  
J'ai vu, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne ;  
Les vallées, les montagnes en sont couvertes,

Les landes, toutes les plaines en sont cachées.  
Qu'elle est puissante, l'armée de la gent étrangère,  
Et que petite est notre compagnie !  
— Tant mieux, répond Roland, mon ardeur s'en accroît :  
Ne plaise à Dieu, ni à ses très-saints anges,  
Que France, à cause de moi, perde de sa valeur !  
Plutôt mourir qu'être déshonoré :  
Plus nous frappons, plus l'Empereur nous aime !

Roland est preux, mais Olivier est sage ;  
Ils sont tous deux de merveilleux courage.  
Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes,  
Ils aimeraient mieux mourir que d'esquiver la bataille.  
Les comtes ont l'âme bonne, et leurs paroles sont élevées...  
Félons païens chevauchent par grande ire :  
Voyez un peu, Roland, dit Olivier ;  
Les voici, les voici près de nous, et Charles est trop loin.  
Ah ! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor ;  
Si le grand Roi était ici, nous n'aurions rien à craindre.  
Jetez les yeux là-haut, vers les monts d'Espagne :  
Vous y verrez dolente arrière-garde.  
Tel s'y trouve aujourd'hui qui plus jamais ne sera dans une autre.  
— Honteuse, honteuse parole, répond Roland.  
Maudit soit qui porte un lâche cœur au ventre !  
Nous tiendrons pied fortement sur la place :  
De nous viendront les coups, et de nous la bataille !

*Chanson de Roland*, laisses LXXXIII à LXXXVII.

Traduction de Léon Gautier.